

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \( 19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mercredi 3 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## **Val-Richer, Mercredi 3 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Diplomatie](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Hongrie\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Presse](#), [Révolution](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### **Présentation**

Date1849-10-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### **Information générales**

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mercredi 3 Oct. 1849 9 heures

Je comprends que l'Autriche et la Russie insistent pour se faire rendre les fugitifs hongrois et polonais. Je comprends que la Turquie, refuse de les rendre. Certainement aucun des grands gouvernements Européens ne les rendrait. Être la

seule nation en Europe capable de cela, c'est beaucoup. Les Turcs ne sont plus assez barbares. Sont-ils assez faibles ? Si j'avais à parier, je parierais que les fugitifs s'évaderont et iront en Angleterre. Vous ne ferez pas la guerre à la Turquie pour les reprendre. La France et l'Angleterre ne vous feront pas la guerre, avec la Turquie pour l'aider à ne pas vous les rendre. Tout le monde sera dans une impasse dont tout le monde voudra sortir. Ils s'évaderont. On criera d'un côté, on se taira de l'autre. Et bientôt on n'en parlera plus. Resteront dans le monde Kossuth, Bem, et Mazzini, trois hommes qui se seront fait un nom dans les événements de 48 et 49. La seule chose qui en reste. En apparence du moins et pour quelque temps car si les événements ont été impuissants et ridicules, leurs causes subsistent, toujours redoutables, à ces trois hommes correspondent trois questions dont deux, l'Italienne et la Polonaise sont insolubles mais très vivaces et dont la troisième la Hongroise ne peut être résolue que par un bon gouvernement Autrichien, ce qui n'est pas sûr. Et le vent de folie révolutionnaire, et socialiste soufflant toujours sur ces trois places de l'Europe, il y a à parier que l'accès de fièvre chaude qu'elles viennent de lui donner n'est pas le dernier. Si vous lisiez les journaux légitimistes, vous verriez que le parti catholique lui-même, les politiques du moins, M. de Falloux en tête ne songent qu'à profiter du Motu proprio du Pape pour sortir de Rome sauf à négocier encore après pour obtenir de lui quelque chose de plus, un peu plus d'amnistie ou un peu plus de constitution. On n'insistera pas sur le dernier point. Qui gardera le Pape et Rome après cela ? Peu importe. On aimera mieux les Espagnols que les Autrichiens. On se résignerait aux Autrichiens. L'armée française aura rétabli le Pape dans Rome, et protégé la politique modéré. C'est assez pour s'en aller. Que la politique modérée, et le Pape deviennent ensuite ce qu'ils voudront. La République française ne songe qu'à se laver les mains des révolutions et des restaurations qu'elle a faites. Ni pour les unes, ni pour les autres, elle ne se charge du succès.

Je suis frappé de la rentrée en scène, à Paris de Proudhon et de Louis Blanc par leurs nouveaux journaux la Voix du Peuple et le Nouveau monde. Le parti modéré a beau vouloir dormir ; ces gens-là, ne le lui permettront pas. Ou des batailles au moins annuelles dans les rues, ou un gouvernement assez fortement constitué pour que ceux-là, même qui ont envie de la bataille la croient impossible ; il n'y a pas moyen d'échapper à cette alternative. Il faut que la société mette le socialisme sous ses pieds, ou qu'elle meure de sa main. Et pour mettre le socialisme sous ses pieds, il faut ou cent mille hommes et le général Changarnier en permanence dans Paris, ou un vrai gouvernement. Combien de temps maintiendra-t-on le premier moyen pour s'épargner la peine de prendre le second ? C'est la question.

Onze heures

Nous ne pouvons nous répondre que le lendemain. Je vois que vous craignez plus que moi que la rupture entre la Russie et la Porte ne devienne sérieuse. Si elle devenait sérieuse, vous auriez le dernier. Adieu. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 3 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1849-10-03.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3156>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 3 octobre 1849

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

2532

Val Aichen - Mercredi 3 Oct<sup>r</sup> 1819  
7 heures

Je comprends que l'Autriche et la Russie insistent pour se faire rendre les fugitifs hongrois et Polonois. Je comprends que la Turquie refuse de le rendre. Certainement aucun des grands gouvernements Européens ne le rendroit. Être la seule nation en Europe capable de cela, c'est beaucoup. Les Turcs ne sont plus assez barbares. Sont-ils assez faibles? Si j'avais à parier, je parierois que les fugitifs s'évadent et vont en Angleterre. Vous ne ferez pas la guerre à la Turquie pour les reprendre. La France et l'Angleterre ne vous feront pas la guerre, avec la Turquie, pour l'aider à ne pas vous le rendre. Tout le monde sera dans une impasse dont tout le monde voudra sortir. Ils s'évadent. On criera d'un côté; on se taira de l'autre. Et bientôt on n'en parlera plus.

Restent dans le monde Kossuth, Bem

ou Mazzini, trois hommes qui se sont  
fait un nom dans les événements de 48 et  
49. La seule chose qui en reste. En  
apparence du moins et pour quelque  
temps car si les événements ont été impuissants  
et vides, leurs causes subsistent,  
toujours redoutables. À ces trois hommes  
correspondent trois questions dont deux,  
l'Italienne et la Polonoise, sont insolubles  
mais les vivaces et dont la troisième,  
la Hongroise, ne peut être résolue que  
par un bon gouvernement Autrichien,  
ce qui n'est pas sûr. Et le vent de  
folie révolutionnaire et socialiste  
soufflant toujours sur ces trois plaies  
de l'Europe, il y a à Paris que  
l'acier de foudre chaude qu'elle vient  
de lui donner n'est pas le dernier.

Si vous lisez les journaux légitimes  
ministre, vous verriez que le parti  
catholique lui-même, le politique du  
moins, M. De Falloux en tête, ne  
songent qu'à profiter du motu proprio

du Pape pour sortir de Rome, sauf à  
régocier encore après, pour obtenir de lui  
quelque chose de plus, un peu plus d'ammitté  
ou un peu plus de constitution. On n'ira  
à Paris sur le dernier point. Qui  
gardera le Pape et Rome, après cela? On  
s'importe. On aimera mieux le Espagnol  
que les Autrichiens. On se résignera  
aux Autrichiens. L'armée Française  
aura rétabli le Pape dans Rome et  
protégé la politique modérée. C'est  
assez pour s'en aller. Que la politique  
modérée et le Pape deviennent ensuite  
ce qu'ils voudront. La République Française  
ne songe qu'à de lever les mains des  
révolutions et des restaurations qu'elle  
a faites. Ni pour les uns, ni pour les  
autres, elle ne se charge du succès.

Le lui frappé de la censure en Seine,  
à Paris, de Brousson et de Louis Blanc  
par leurs nouveaux journaux, la Voix du  
Peuple et le Nouveau monde. Le parti  
modéré a bien voulu dormir; car, que la  
ne le lui permettent pas. On de bataille,

On nous ramène, dans la rue, ou un  
gouvernement assez fortement constitué  
pour que ceux là même qui ont survécu de  
la bataille la croient impossible; il n'y a  
pas moyen d'échapper, à cette alternative.  
Il faut que la société mette le socialisme  
sous ses pieds, ou qu'elle moue de sa  
main. Et pour mettre le socialisme sous  
ses pieds, il faut ou cent mille hommes, et  
le général Changarnier en permanence  
dans l'armée ou un vrai gouvernement.  
Combien de temps maintiendra-t-on le  
premier moyen pour s'épargner la  
peine de prendre le second? C'est la  
question.

ouje heury.

Il ne nous nous répondra que le  
lendemain. De voir que vous craignez plus,  
que moi que la rupture entre la Russie  
et la Porte ne devienne décisive. Si elle  
devenoit décisive, vous auriez le dernier.  
Adieu, adieu.

